

L'Epigramma Paulini,

Poème gallo-romain du V^e siècle

L'*Epigramma Paulini*, écrit P. de Labriolle, « est un dialogue satirique sur les mœurs gallo-romaines (masculines et féminines) au début du v^e siècle. L'auteur inconnu (on l'identifie quelquefois, par hypothèse, avec Paulin, évêque de Béziers [c. 400-419]) constate que les pires épreuves n'ont même pas réformé les vices de ses compatriotes¹ ».

Ce petit poème, qui comprend 110 hexamètres, a été édité pour la première fois à Lyon, en 1536, par Jean de Gagny, à la suite de l'*Alethia*, paraphrase en vers de la Genèse due à un certain Claudius Marius Victor, de Marseille : il est donné comme étant le quatrième livre de cette dernière œuvre ; *Claudii Marii Victoris, oratoris Massiliensis, de perversis cœtatis suæ moribus liber quartus ad Salmonem*. Le second éditeur du poème, G. Fabricius, substitua aux mots *liber quartus* le mot *epistola*. La Patrologie latine de Migne lui a conservé cette désignation et a ajouté le titre d'abbé (*abbatem*) au nom de Salmon (t. LXI, col. 969-972).

L'unique manuscrit qui subsiste de ce poème (Paris, Bibl. nat., lat. 7558, fol. 87^v-90^r) porte un titre bien différent : *Sancti Paulini epigramma*. C'est sous ce titre que le poème a été édité par C. Schenkl dans le *Corpus script. eccles. latinorum* de Vienne (t. XVI, p. 503-508). Le nouvel éditeur n'a pas seulement restitué au poème son vrai titre ; il nous donne un texte qui est conforme à celui du manuscrit et qui diffère notablement du texte de Gagny reproduit par Migne. On constate que, dans ce poème, comme dans l'*Alethia*, Gagny a introduit de nombreuses modifications qui l'ont profondément altéré, de telle sorte que pour l'étudier il faut recourir à l'édition du *Corpus* de Vienne².

Le nouvel éditeur a proposé, à titre de simple conjecture, d'identifier l'auteur du poème avec l'évêque de Béziers Paulin que la Chronique d'Idace signale à l'année 418 ou 419 ; à cette date, il aurait publié une lettre racontant des prodiges terrifiants qui se seraient produits dans sa ville

1. *Histoire de la littérature latine chrétienne*, 2^e édit. (1924), p. 626 ; 3^e édit. revue par Gustave BARDY (1947), p. 727 (tome II).

2. Les traductions françaises de l'abbé GORINI (*Mélanges littéraires des Pères latins*, t. II, 1865, p. 407-411) et de F. CLÉMENT (*Introduction à l'histoire de la poésie chrétienne*, 1876, p. 247-252), ont été faites sur les textes défectueux de Gagny ou de Migne. La distribution des rôles dans le dialogue y est également fort défectueuse : il n'y a que deux interlocuteurs et ces interlocuteurs sont supposés être l'abbé Salmon et l'auteur du poème. En réalité, il y a trois interlocuteurs, à savoir : Salmon (un laïque), Thesbon et l'abbé d'un monastère.

épiscopale³. Cette identification a été acceptée sans difficultés et rares sont ceux qui, comme P. de Labriolle, font remarquer qu'il ne s'agit que d'une hypothèse.

Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que le poème a été composé au lendemain de l'invasion des Vandales et des Alains qui ravagea une grande partie de la Gaule pendant les années 407-409⁴. Les allusions à cette invasion sont fort claires. L'auteur est donc contemporain de Paulin de Nole et de Paulin de Pella⁵. C'est avec raison qu'on l'a cherché dans la Gaule méridionale ; il n'est nullement interdit de songer à l'évêque Paulin de Béziers, mais rien, dans le poème, ne permet d'opter pour la Narbonnaise plutôt que pour l'Aquitaine. C'est, en effet, par suite d'une correction de texte bien arbitraire que le nouvel éditeur a cru qu'il était question, à la fin du poème, du petit fleuve du Tech (*Tecum*) en Roussillon. Si cette lecture était acceptable, nous serions en Narbonnaise première et dans le voisinage de Béziers, une des cités de cette province. Ce serait, en vérité, un argument de poids en faveur de l'identification de notre auteur avec l'évêque de Béziers. Nous croyons qu'il faut renoncer à cet argument⁶.

Le poème met en scène trois interlocuteurs qui engagent leur dialogue aux abords d'un monastère. Deux d'entre eux sont des moines ; le troisième est un visiteur.

L'un des religieux paraît bien être le chef du monastère. Il se désigne probablement lui-même quand il parle du *magister populi* et du *custos templi*⁷. Nous ne connaissons pas son nom. Quand le visiteur s'adresse à lui, il lui donne l'appellation de *pater optime* ou celle de *care pater*. Le second religieux est un ami très cher de l'abbé (*mea viscera*) qui vit avec les moines ou, du moins, dans le voisinage immédiat du monastère. Il porte le nom de Thesbon. A la demande du père abbé, il offre au visiteur qui s'est arrêté chez lui (*tuis ille hospes*) un siège sous la tonnelle qu'il a aménagée « pour le repos des frères ».

3. *Corpus script. eccl. latin.*, t. XVI, p. 502. Sur Paulin, évêque de Béziers, voir Chronique d'Idace, n. 73 (*Mon. Germ. hist. Auct. antiquis.*, t. XI, p. 20). Cf. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I (2^e édit.), p. 309.

4. P. COURCELLE a fait une place à ce poème dans son *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques* (Paris, 1948) et en a traduit quelques passages (p. 65-66). Il incline à croire que l'auteur est l'évêque Paulin de Béziers. Cf. C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, p. 43, note 3 et p. 49, note 4.

5. On ne peut songer à l'identifier à l'un ou à l'autre de ces poètes. Il est possible que le titre de saint lui soit donné dans le manuscrit par référence à saint Paulin de Nole.

6. On verra plus loin comment l'éditeur a transformé le mot *tecum* du vers 105 (*tecumque resedi*) en un nom propre : [*ad*] *Tecum*. Camille Jullian, se fiant à cette correction, a conjecturé qu'il était question d'Elne dans ce passage (*Histoire de la Gaule*, t. VIII, p. 276, note 3). C. SCHENKL pensait plutôt à Ruscino (*op. cit.*, p. 500, note 3).

7. Sidoine Apollinaire désigne un abbé sous le nom de *monasterii magister* (*epist.* VII, 17, n. 4). Dans l'index des expressions, l'éditeur Schenkl suppose que l'expression *magister populi* désigne un abbé qui était en même temps évêque (*op. cit.*, p. 510). Le *populus* qui est ici visé est le peuple des moines chez qui on se trouve.

Ce visiteur, à qui on donne le nom de Salmon, n'est pas un étranger pour les moines. Il a vécu jadis avec le père abbé qu'il a quitté ensuite pour vivre dans le monde. C'est le personnage principal, car c'est lui qui va être le porte-parole du poète. Rien ne laisse supposer qu'il appartient au clergé et qu'il est prêtre, comme semble le croire le dernier éditeur de l'*Epigramma*⁸. S'il était prêtre, on ne le représenterait pas comme venant chez les moines en pécheur suppliant (*supplex peccator*). C'est vraisemblablement un pieux laïque, ami des moines et de leur idéal de vie, mais qui n'a pas eu le courage de les suivre et qui est resté dans le monde.

*
* *

Comme il convient, c'est l'abbé qui accueille le visiteur au seuil de son domaine et qui l'invite à une conversation à laquelle participera l'ami Thesbon (vers 1-7). Non sans une pointe d'ironie, ce dernier interroge Salmon sur les charmes que peut encore avoir pour les gens du monde un pays si éprouvé (vers 8-9)⁹. Sans se faire prier, Salmon prend la parole et évoque la douloureuse invasion barbare dont il a été le témoin. La peinture qu'il nous en fait mérite de figurer à côté de celles que l'on rencontre dans le *Carmen de Providentia* ou le *Commonitorium* d'Orientius. Ces deux poèmes, il est vrai, ont été composés après l'arrivée des Goths en Narbonnaise et en Aquitaine (413-414)¹⁰. Ici, il n'est question que des Vandales et des Alains, les premiers qui ont rompu le *fœdus* avec les Romains. L'*Epigramma* a été écrit peu après leur départ, vers l'an 410, au moment où chacun se préoccupe de réparer les dégâts... et reprend ses vieilles habitudes (vers 10-29) :

LE MOINE. — Si tu es venu en pécheur suppliant au temple du Seigneur, si même tu recherches le gardien du temple et le guide de ce peuple, sache que tous les hommes que tu vois ici sont autant d'autels du Christ. Mais si tu as pour agréable de te livrer à la conversation, ici demeure ton hôte Thesbon, mon très cher ami, qui, pour le repos des frères, a aménagé, sous le berceau d'une vigne touffue, des sièges de vert gazon.

THESBON. — Dites-moi donc, Salmon, dans quelle situation êtes-vous maintenant ? Dans quel état se trouve le pays ? Quel charme garde-t-il pour vous ?

SALMON. — Il est bien vrai que sur nos champs et nos biens ainsi que sur les colons qui travaillent le sol, le barbare vient de se jeter pour la première fois, ayant brisé ce pacte d'alliance que jusqu'alors

8, *Op. citato*, Proœmium, p. 500.

9. L'éditeur Schenkl a supposé que ces deux vers sont prononcés par l'abbé comme les sept premiers.

10. Sur ces deux poèmes, voir P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, p. 74-79.

il avait respecté¹¹. Elles ne sont plus utiles maintenant, pour les générations qui viennent, ces *villæ* construites tout en marbre ; bien inutiles aussi ces blocs de roche employés à bâtir les frivoles théâtres. Une peste intérieure, une guerre secrète nous épuise depuis déjà longterips sous les coups d'une épaisse grêle de traits et l'ennemi est d'autant plus cruel qu'il est plus caché. Et cependant, hélas ! si le Sarmate nous a causé quelque ravagé, si le Vandale a provoqué quelque incendie, si l'Alain rapide a emporté quelque butin, nous nous efforçons, quoique avec un espoir douteux et au prix de pénibles efforts, de tout remettre en état. Mais ce que nous avons perdu par notre faute, nous n'en faisons pas cas et nous laissons lâchement dépérir notre âme dans une lente consommation : nous avons livré notre cou aux chaînes et, devenus la proie du péché, nous avons les mains liées par des fers. Nous sommes plus pressés de nettoyer les vignes, d'arracher les ronces, de renouveler une porte arrachée et une fenêtre brisée, que d'appliquer nos soins au vaste champ de notre âme et au sanctuaire de notre cœur pour relever l'honneur de notre esprit captif.

*
* * *

Cette rapide évocation de l'invasion vandale ne figure ici que pour permettre au poète de développer le thème de son épigramme, à savoir que les malheurs les plus grands n'ont pas changé les mœurs de ses contemporains, Salmon, qui est son interprète, continue donc par une sévère critique des vices et des travers de ceux qui vivent avec lui (vers 30-51) :

Ni le glaive, ni la cruelle famine, ni les maladies n'ont agi sur nous. Ce que nous fûmes, nous le sommes toujours encore ; nous demeurons sous l'empire des mêmes vices sans mettre fin à nos fautes. Tel qui prolongeait son *prandium* jusqu'à la nuit enchaîne toujours une journée à l'autre en buvant à la lueur des lampes. Pedius était adultère ; il est adultère. L[.]¹² persiste dans les mêmes noirceurs. Polio était envieux ; il est envieux. Albus, autrefois à l'affût de tous les honneurs, est-il moins dévoré d'ambition au milieu de la ruine du monde ? Rien de sacré pour nous si ce n'est le gain. Ce qui est honnête, c'est ce qui est utile ; aux vices nous donnons le nom de bien et l'avare prend le nom d'économiste. Quant à ceux qui n'ont pu être dominés par des vices avoués ou des crimes manifestes, se laissant conduire par l'apparence de la vertu, ils ont gardé, au plus profond de leur cœur, la plaie d'une blessure secrète. Une sagesse terrestre, ignorante de la vérité, les entraîne et la même erreur qui égare anime ces malheureux : ils recherchent les raisons des choses et les cours des astres, quelle est la forme du ciel, pourquoi les fleuves ne tarissent pas dans leur long

11. Vers 11 :

Nunc primum inlæsæ turbato foedere [pacis].

12. On lit dans le manuscrit (vers 36) : *Lepedum*. Schenkl corrige par *lepra dum*, ce qui me paraît risqué. Il semble qu'il faut voir ici un nom propre (peut-être Limpidius). Au lieu de : *in isdem furvis*, Petschenig propose : *in isdem furvis* (dans les mêmes passions), ce qui est fort acceptable.

trajet, quels sont les confins lointains de la mer. Ce qui n'est connu que de Dieu et qui est caché à tous, ils veulent le savoir et, hélas! ils passent pour le savoir.

Les critiques de Salmon n'ont porté que sur les hommes. Une observation de Thesbon pose le problème des responsabilités féminines (vers 52-54) :

Voilà, certes, Salmon, les crimes de notre sexe, mais la contagion des vices est bien légère dans votre ville si les folies des femmes ne révèlent plus de passion.

Salmon reprend volontiers la parole. A travers les défauts propres au sexe féminin, ce sont les hommes qu'il accable encore, car ils en sont les vrais responsables (vers 55-86) :

La nuit humide, Thesbon, viendrait envelopper le jour de ses ténèbres avant que je puisse passer en revue les mœurs de cette foule innombrable qui, placée par la loi de Dieu sous la loi des hommes, ne pèche jamais, ô honte, sans que nous soyons coupables. Car, sans cette facilité à nous laisser entraîner par leurs charmes, nous ne voudrions pas qu'elles vécussent de nos vices. Elles n'achèteraient pas au prix de vastes domaines ces vêtements brodés d'or, ces étoffes du pays des Sères et ces pierres que le marchand apporte de tous les coins du monde. Chagrinés, nous joignons nos soupirs aux leurs et nous n'avons pas honte d'accroître des soucis bien frivoles si Lesbia a paru chargée de pierres précieuses jusqu'alors inconnues et si Passiena s'est montrée toute rayonnante sous une pourpre nouvelle. Et si elles s'ingénient à se présenter sous des formes variées et à étaler devant les hommes des visages toujours différents, n'est-ce pas notre faute ? Que font dans un corps chaste la céruse et le vermillon et ces cent poisons aux couleurs diverses ? La beauté de l'âme et la pureté des mœurs sont les liens d'une sainte union. Si on s'attache à la beauté extérieure, que viennent les années et l'amour s'en ira. L'honnêteté seule ne connaît pas la vieillesse. Et si les femmes passent leurs temps en courses continuelles, si elles donnent des festins, si elles s'agitent et parlent beaucoup, n'est-ce pas notre faute ? Si, laissant de côté saint Paul et Salomon, une Didon déclame Virgile et une Corinne, Ovide, n'est-ce pas que nos intérieurs ne se distinguent pas des théâtres ? La lyre de Flaccus et les scènes de Marullus reçoivent les applaudissements. C'est nous, oui, c'est nous qui en sommes la cause, nous qui entretenons honteusement leurs flammes¹³...

A ce réquisitoire, Salmon, censeur de son siècle, se devait de donner une conclusion. Il le fait en rappelant que c'est dans la pratique d'une vie chré-

13. Vers 79-81 :

Accipiunt plausus Iyra Flacci et scœna Marulli.
Nos horum, nos causa sumus, nos turpiter istis
Nutrimenta damus flammis.

Au vers 79, le manuscrit porte : *Marulli*, que Schenkl a heureusement corrigé en *Marulli*, nom d'un mimographe mentionné par des auteurs du IV^e siècle.

tienne qu'on trouvera la force de triompher des Barbares, des Riphéens, comme il dit : « Que si, nous étant corrigés, nous faisons preuve de sagesse, si notre âme, libre et débarrassée de ses ténèbres, s'ouvrait au Christ, si nous portions dans le champ de notre cœur la faux du Verbe pour retrancher les nœuds des vices invétérés, aucune force ne prévaudrait contre les serviteurs du Christ¹⁴... »

*
* *

Le dialogue pourrait s'arrêter ici. Salmon nous a dit l'essentiel de ce qu'il voulait dire. De la lecture de ces vers nous garderions une impression fort pessimiste sur la société gallo-romaine du début du v^e siècle. Ils nous font penser aux diatribes bien connues que Salvien lancera contre ses contemporains, quelque trente ans plus tard. Pour Salvien, tout le siècle est pervers, selon la parole de saint Jean, car il se traîne dans la luxure, l'ambition et l'amour de l'argent, si bien qu'au sein du peuple chrétien, il n'y a plus cette unité qui fit la beauté de l'Église primitive¹⁵. Il y a comme deux peuples : celui des saints qui vivent à l'écart du monde et celui que constitue la foule des fidèles engagés dans le siècle (*sæculares*). Les saints, ce sont, par profession, les religieux ou les moines. On sait que la Gaule les compte par milliers au début du v^e siècle, même avant que s'ouvrent les célèbres monastères de Lérins et de Saint-Victor de Marseille. Peut-on dire cependant que le reste des chrétiens — l'Église séculière — est incapable de s'élever à l'idéal chrétien ? Malgré toutes ses outrances, Salvien est obligé de reconnaître qu'il y a des *sæculares* qui vivent comme des religieux et qui valent les moines. Ils sont seulement le petit nombre : *exceptis tamen perpaucis ferme sanctis atque insignibus viris qui, ut quidam de numero ipsorum ait, sparsis redemerunt crimina nummis*¹⁶.

14. Vers 89-93 :

Quod si correcti sanum saperemus et atris
Libera mens nebulis Christo purgata pateret,
Si falcem Verbi cordi imprimeremus et illinc
Vellemus veterum vitiorum abscondere nodos,
Adversus Christi famulos vis nulla valeret.

Les vers qui suivent (94-95) présentent un texte manifestement incomplet et qui comprenait probablement trois vers. Il y est fait allusion aux barbares venus des monts Riphées (*nec nos Riphæi prosterneret...*) formule poétique qui veut désigner les Alains. Cf. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, p. 40, note 9.

15. Il faudrait citer ici de nombreux passages du *De gubernatione Dei*, III, 9 ; IV, 12-14. Bien des auteurs ont relevé les outrances de Salvien. G. BARDY l'a fait dans son livre *L'Église et les derniers Romains*, p. 109-116.

16. *De gubernatione Dei*, VII, 3 (édit. Pauly, p. 159, n. 14). Salvien fait allusion ici à quelques mots d'une lettre de Paulin de Nole écrite en 404 (*epist.* XXXII, 3). Au livre IV, 13, Salvien écrit, à propos de la corruption du peuple romain qu'il vient de dénoncer : « J'excepte tous les « religieux » et aussi quelques laïcs (*nonnullos sæculares*) qui sont semblables aux religieux ».

L'*Epigramma Paulini* suppose la même distinction parmi les chrétiens. D'un côté, il y a les moines, représentés ici par le père abbé et son ami Thesbon. Mais par delà les horizons du monastère, dans la ville voisine ou lointaine d'où vient Salmon, il y a la masse du peuple chrétien. Or, dans cette masse, il y a aussi des saints et ces saints ne sont pas, comme le veut Salvien, un petit nombre négligeable. Reprenant la parole, le père abbé l'affirme avec netteté et son jugement semble plus impartial que celui de Salmon trop dur pour le monde dans lequel il vit et dont il n'a dit que les tares et les déficiences (vers 96-97) :

Cependant, au milieu de votre peuple, les bons ne constituent pas seulement un petit groupe et nombreux sont les hommes pieux que l'Église nourrit¹⁷.

Salmon ne fait aucune difficulté pour apporter le correctif qui s'impose à ce qu'il vient de dire. Il reconnaît, à son tour, que nombreuses sont les belles âmes qu'on rencontre dans le monde. Combien il y en a qui sont pour lui un exemple ! C'est là un témoignage précieux. Il nous met en garde contre les affirmations de Salvien, car on ne peut croire que la situation morale de la société gallo-romaine ait empiré notablement d'une génération à l'autre (vers 98-102) :

Oui, très bon père, nombreux sont les cœurs innocents auxquels je voudrais ressembler et ils ne font pas défaut, dans l'un et l'autre sexe, ceux à qui est destinée la couronne de la victoire¹⁸. Et si quelque chose recommande la patrie, si quelque chose nous fait plaisir en elle, c'est celà seul ; voilà les consolations de notre vie.

*
* *

Après cette mise au point, il ne reste plus qu'à passer au peuple des « saints » : ce sera le second volet du diptyque. Avec la liberté que lui donne l'amitié, Salmon presse le père abbé de parler des charmes que procure la vie monastique : « Eh bien, maintenant, cher père, je désire qu'à votre tour vous me disiez quel repos, bien digne de vous, vous a accueilli, depuis

17. Vers 96-97 :

Attamen in vestro populo non rara bonorum
Turba viget multosque pios ecclesia nutrit.

18. Le vers 99 est incomplet (les mots qui le terminent (*solatia vite*) proviennent du vers 102), mais le sens de la phrase n'en souffre aucunement :

Sunt plane insontes multi, pater optime, quorum
Esse velim similis, nec desunt....
Quos ad victrices det sexus uterque coronas.

le moment où, vous emportant d'ici dans mon cœur, j'allai m'établir ailleurs avec vous¹⁹ ».

L'abbé accepte volontiers de raconter ses joies (*mea gaudia*), mais l'heure tardive l'avertit qu'il faut quitter la tonnelle pour aller prier avec les moines (*ad sacros sanctorum coetus*). Demain les trois amis pourront reprendre la conversation interrompue. C'est sur ces mots pleins de promesse que se termine cet élégant dialogue qui nous donne une image vivante de ce qu'était l'Église, en Gaule, au temps des derniers Romains²⁰.

E. GRIFFE.

Toulouse.

19. Vers 103-105 :

Nunc age, care pater, cupido mihi fare vicissim,
Qua te digna satis requies susceperit, ex quo
Te corde hinc gestans abii tecumque resedi.

Dans ce dernier vers, Scheukl a cru qu'il était question de la rivière du Tech, en Roussillon. Il écrit : [*ad*] *Tecum resedi*, ce qui me paraît tout à fait inadmissible. Salmon veut dire que, lorsqu'il a quitté le père abbé, il a continué cependant à vivre par le cœur (*corde*) avec lui : il l'a emporté avec lui (*te hinc gestans*) et il est resté avec lui (*tecumque resedi*). L'abbé Gorini a traduit : « Je vous quittai tout en demeurant avec vous ».

20. Dans son livre sur *L'Église et les derniers Romains* (paru en 1948), Gustave BARDY s'est intéressé à la Gaule du v^e siècle, mais, dans un exposé aussi rapide que le sien, il a dû s'en tenir aux témoins principaux de cette époque. Voilà pourquoi on ne trouve pas mentionné l'*Epigramma Paulini*, tandis que le *De gubernatione Dei* de Salvien est largement cité.